

Philosopher en déjeunant

Vers la parole balbutiée

A l'initiative de ces déjeuners-philos, un enseignant de la discipline, qui a reçu le soutien actif de conseillers d'éducation et de collègues de français. Ce club offre aux élèves de terminales — série générale et STT— rejoints par quelques camarades de première et de seconde, l'occasion de s'essayer au débat philosophique dans l'enceinte du lycée. Des échanges, de l'oral, mais inscrits a posteriori dans une trame écrite.

Déjeuner et débattre

Dans la plupart des villes de France — et à Cholet y compris — fleurissent les cafés-philos qui offrent, à tous ceux qui le souhaitent, un espace public ainsi qu'un moment de discussion et de réflexion. Ouvrir un club philo au sein de l'espace scolaire, c'est encourager les élèves, tous les élèves, à l'exercice de la parole et du débat véritable. Si la vocation de la philosophie est de s'interroger, de mettre à l'épreuve ses opinions, alors les enseignants de cette discipline ne peuvent que favoriser les conditions de vie d'un tel lieu.

Au lycée Europe donc, les élèves se rencontrent tous les quinze jours depuis le 23 novembre dernier. David Pineau, professeur de philosophie dans ce lycée pour la seconde année, a mûri ce projet depuis la fin de l'année scolaire écoulée. Après réflexion avec des conseillers d'éducation notamment, la plage horaire du midi s'est imposée : des contraintes trop importantes pesaient sur celle du soir. En corollaire, l'autorisation fut donnée d'apporter son sandwich pour les externes ou d'obtenir un repas froid pour les internes ou demi-pensionnaires. Un autre point incontournable pour faciliter la réussite de cette mise en place passait par la définition d'un cadre convivial puisque cette phrase : "pas de tables entre nous" faisait l'unanimité chez tous, enseignants et élèves. C'est ainsi que le foyer de la *Maison des lycéens* abrite ces déjeuners, le mardi midi, chaque quinzaine.

Débattre à bâtons rompus

Ce club est d'abord celui des élèves, ce sont eux qui ont l'initiative, les enseignants les accompagnent. Alors, c'est vrai, il leur faut accepter flou et hésitations : ils avouent une certaine peur du "bide", non pas pour eux mais pour les débats. Ils savent que les échanges ont plus de chances de s'instaurer dans de bonnes conditions si le thème est connu à l'avance, défini dans la séance précédente. Pourtant, puisque c'est le déjeuner philo des élèves, il faut accepter qu'il n'en soit pas toujours ainsi ou que la définition soit un peu hasardeuse. L'apprentissage véritable est sans doute à ce prix.

Au menu du premier déjeuner débat, la liberté et la guerre. La guerre a-t-elle pour fin de défendre la liberté ? Pour le second déjeuner, les élèves réfléchissent autour de la liberté d'expression, avant de passer au crible de la pensée Noël et ses significations — ceci pour la troisième séance, juste avant les vacances. Suivons donc le fil d'un de ces échanges. Force est de constater que les liens qui s'établissent entre les idées tiennent souvent plus à un rapport aléatoire, à une libre association d'idées qu'à un rapport logique et rigoureux. "Guerre" appelle l'idée de vengeance puis celle de la peine de mort et de la justice. "Justice" renvoie les élèves à s'interroger sur les idées de violence et de malheur. On en vient à associer le sens de la vie et de celui de la liberté notamment dans le système scolaire. Alors une question survient : peut-on mettre en cause la parole d'un professeur ? Pourtant, ces enchaînements, aussi abrupts qu'ils puissent apparaître de prime abord, ne sont pas autant de coq-à-l'âne.

"Pas de tables entre nous !"

CLUB PHILO : seconde séance, 7 décembre 2000

Cette 2^{nde} séance fut difficile ; c'est en même temps sa véritable qualité. Peut-être d'abord parce qu'aucun thème de débat n'avait été choisi par avance, et qu'il n'est pas facile de s'improviser en cette matière. Ensuite parce que les exemples évoqués, nombreux, se présentaient comme suffisamment riches pour ouvrir maintes perspectives de réflexion. L'ensemble, néanmoins, semble constituer peu à peu un fil directeur, celui du rapport que chacun entretient avec autrui : liberté d'expression, tolérance et norme. Question des relations sociales, et de leur valeur.

Soulignons que les participants se font plus nombreux, ce qui rend malheureusement plus délicate l'intervention de chacun : voilà un problème pratique que nous nous efforcerons de résoudre !

Autre remarque : aucun garçon n'était présent cette fois-ci ! Qu'est-ce à dire ? Il est important, pour l'équilibre et la qualité des débats, qu'ils soient là !

A propos des présences, notre "**déjeuner-philo**" ne peut que s'enrichir de la venue d'élèves de 2^{ndes}, de 1^{ères} et du technique... l'appel est lancé !

Prochain thème : NOEL, le 21 décembre.

— *C'est le problème de la liberté d'expression qui est proposé, à partir du cas d'un petit garçon (turc ?) qui serait mort assassiné par des néo-nazis. Ce fait reste à préciser et à (r)établir. Néanmoins une question surgit : faut-il laisser la parole à ces derniers ?*

— *"Un ange passe"...*

— *On tente de reformuler la question : s'agit-il d'accorder la liberté (d'expression) avec la sécurité (de l'individu, ou du citoyen) ?*

— *C'est qu'on peut être séduit par ce que sont ces néo-nazis !*

— *Mais les choses cruelles ne peuvent pas servir de modèle à d'autres ! "Si !"*

— *Voilà qu'un autre ange... on recentre la question : ne serait-ce pas aux médias qu'il faut s'en prendre ? "Certains sont contre", lance-t-on !*

— *Les médias "déforment tout, grandissent les événements !"*

— *Aussi, "ils ne donnent que les informations qu'ils veulent, et nous font croire que seules celles-ci existent !"*

— *Une réponse franche s'élève : "y aurait pas les médias, on s'rait pas dans la merde !"*

— *Troisième ange... à nouveau, s'éprouve le besoin de repositionner le débat : s'agit-il de faire confiance aux médias ; a-t-on d'ailleurs le choix ? Moment délicat, notre "ange" prend dorénavant tout son temps. Les choses paraissent difficiles, si bien qu'une nouvelle question est lancée, qui ne sera pas pour déplaire à cet être ailé qui nous assiste : "Sous couvert de la religion peut-on tout autoriser ?"*

— *"Jusqu'où tolérer ?" – "Etre, ou ne pas être tolérant, la limite est difficile !"*

— *"Tu n'aimes pas quelqu'un, et voilà que l'on t'accuse d'intolérance ! C'est ta personnalité qui est en cause !"*

— *La tolérance est difficile à définir : "elle est à la mode, et veut dire : tout accepter, se taire !"*

— *"Se taire sur n'importe quoi ? Ou bien dans quel domaine ? Par exemple, le racisme est-ce de l'intolérance ?"*

— *C'est qu'il y a certaines choses que l'on n'apprécie pas, mais contre lesquelles on ne réagit pas : ce serait cela, "tolérer" ; la tolérance "est un problème moral".*

— *Réagir n'est pas toujours chose facile, on ne s'en sent pas toujours capable ; il y a peut-être même certaines choses qu'on ne s'avoue pas ?*

— *Le racisme se distingue peut-être de l'intolérance : il touche à la culture, au mode de vie. "Qu'est-ce qu'une race ? Les homosexuels en constituent-ils une ?"*

— *"Il n'y a qu'une race : la race humaine !" – "Oui : je ne t'aime pas parce que tu as les yeux bleus, cela est absurde !"*

— *"Nous vivons dans une société conformiste, où tout le monde doit être gentil, et répondre à des critères semblables !" – "Mais ne peut-on être surpris, ou choqué ; et est-ce cela, être intolérant ?"*

— *"L'extravagance, par exemple, ne se définit que par rapport à un modèle. On peut comprendre alors le ras-le-bol de certains extravagants !" – "Oui : la différence est une gêne !" – "Le seul regard n'est lui-même pas insignifiant !"*

— *A ce propos quel sens cela a-t-il de s'habiller "normalement" ? Est-ce un masque ? "Il y a ceux que je n'ose pas regarder", avoue-t-on, comme les handicapés moteurs – "Moi, je préfère les regarder en face " D'où vient l'embarras ? "Voir quelqu'un avec des agrafes au cou : j'en suis décomposée ! – "La différence est là : j'ai du mal à ne pas les regarder." – "Quand ils passeront inaperçus, c'est qu'on aura tous changé ! Et c'est pas demain la veille !"*

— *On revient alors à l'habillement : "Ce serait bizarre de faire comme dans les années 60 ?!", puis aux homosexuels : "le problème est celui de la norme !" – "Un couple homosexuel cause un déséquilibre chez le gamin !" – "Il suffirait de lui dire tout petit." – "N'est-ce qu'une question de tabou ? Ce qui n'est pas bizarre, c'est ce qui ne change pas !" – "Oui mais il faut tenir compte de tout ce que l'enfant doit entendre !" – "Mais la méchanceté entre gamins ne forge-t-elle pas le caractère ?"*

Il serait peut-être utile de redéfinir la "norme" ? Ce retour provoque un agacement, à propos de ce terme : "C'est un moule !" , lance-t-on – "Cela ferait du bien de venir, habillé par exemple, style Guerre-des-Etoiles !" – "Ou simplement, pas coiffé ! Avec une salle tête !" – "On parle... mais on est bien pareils !"

"Mais c'est normal, naturel, d'être surpris !" Doit-on espérer "un monde où tout le monde pourrait se lâcher" ? "Certains ne savent même pas comment ils voudraient s'habiller : ils ne pourraient pas créer leur mode !" Entre le "c'est comme ça" et le "lâche-toi", on conclut à un certain malaise : "La mentalité n'est pas la même dans les petites villes", explique-t-on ; en outre, n'y a-t-il que le vestimentaire pour affronter le regard d'autrui ? En France, tout le monde paraît

raisonnable, à travers son attitude. A l'opposé, la liberté consisterait dans une fantaisie personnelle.

Cette attitude "est modelée depuis tout petit" – "chaque pays a sa culture !"

— Faut-il préférer l'extravagance à la tristesse ? "Les gens font tous la gueule ! lance-t-on, et l'on ne se parle pas", "un sourire, un bonjour, ça ne coûte rien d'être agréable !" – "Mais le bonjour est-il naturel ? Veut-on cacher une peur de l'inconnu ? Est-ce pour mieux faire face aux jugements ?"

— "On ne devrait juger que quand on connaît !" C'est qu'on ne se fie souvent qu'aux apparences, et le physique passe avant la personnalité.

— La pratique du "bonjour" peut causer un malaise, comme ce sourire, adressé une fois à une grand'mère, qui s'en était sentie dérangée, voire agressée. Mais une autre hypothèse est lancée, celle de la perte d'habitude, due peut-être à ce phénomène de l'exode rural, et de l'accroissement des villes. Pour preuve, la découverte, au bout de quatre années, du décès d'un handicapé dans son appartement ! Isolement et perte de contact.

— Ne s'agit-il que d'indifférence ? "On peut avoir besoin de se fermer !" – "Il faut aussi faire l'effort d'aller vers la personne, vers l'handicapé, par exemple" Est-ce une question de temps ? Ne doit-on le faire qu'à condition de savoir s'y prendre ?

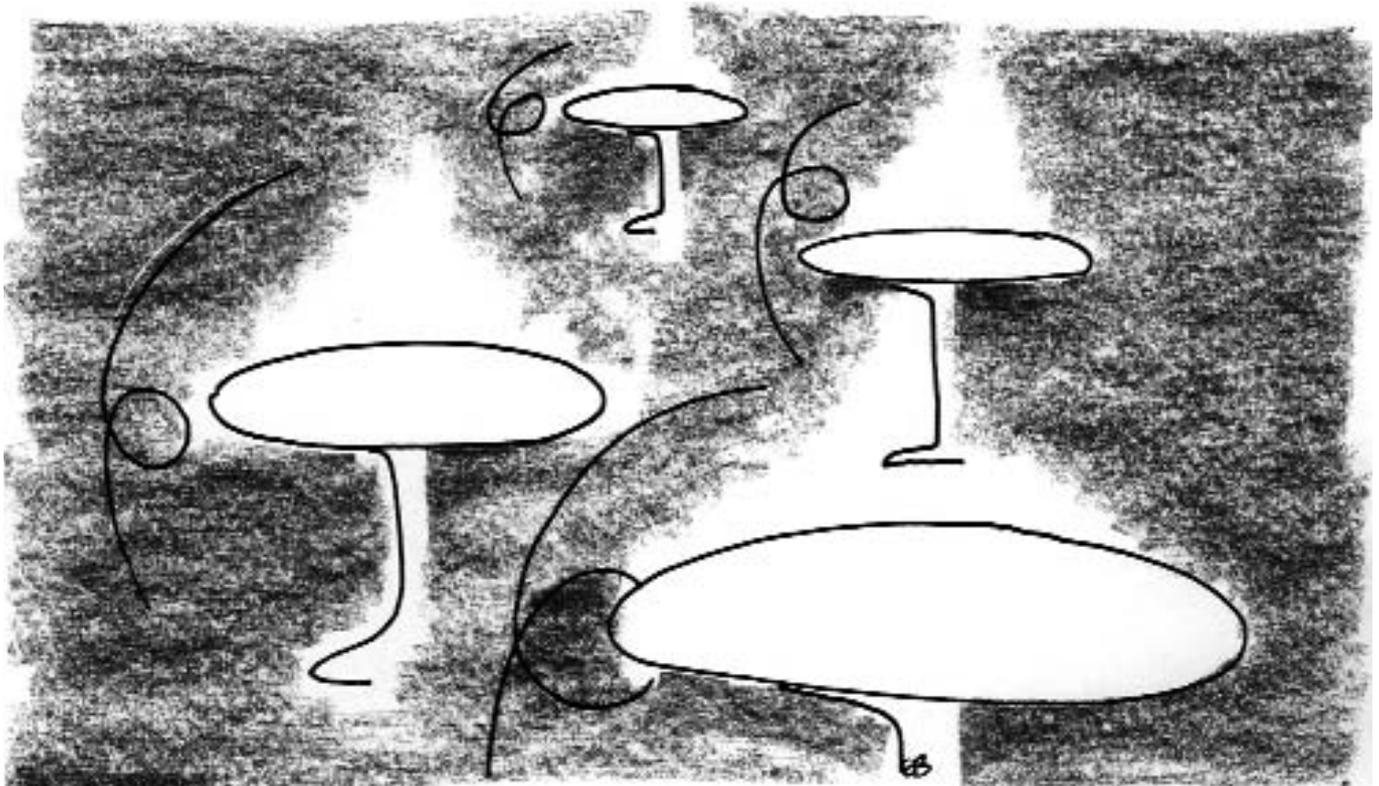
— "C'est faire sa bonne action, et peut-être donner l'impression de pitié ?!" D'ailleurs, qui le fait vraiment ? "Les handicapés mentaux qui viennent te parler : cela ne te gêne-t-il pas ?" – "Qu'est-ce qu'être comme tout le monde ?"

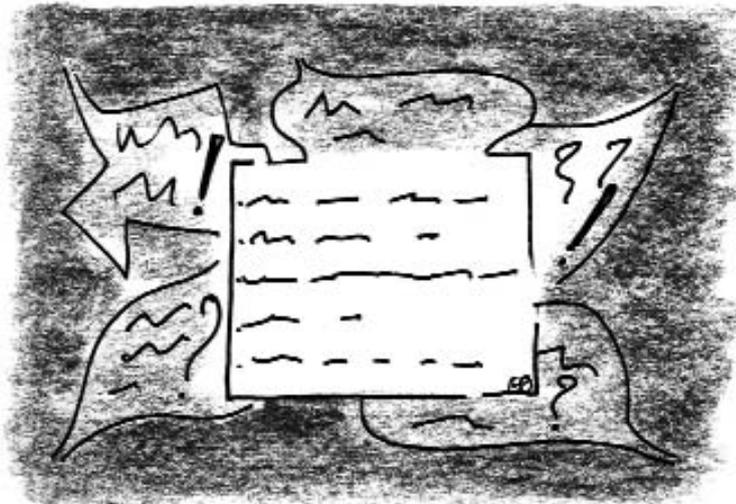
— *Le rapport à la différence inquiète* : "Cela fait peur de se lier d'amitié à un handicapé !" – "Un point commun peut motiver la rencontre ; il peut aussi y avoir de l'inattendu aussi." – "Mais il faut que ça reste naturel !" Une telle relation permet de relativiser, et de combattre notre tendance au nombrilisme. Encore faut-il avoir la force de communiquer, de ne pas pleurer, ni de s'écrouler devant la personne. Le souvenir d'une amie handicapée est alors évoqué, amie, qui n'a plus été revue depuis qu'elle a changé d'école. Il reste la correspondance : le contact est encore possible.

— *A propos des maladies*, n'est-ce pas agaçant de donner des sous à la télé ? Voilà une "bonne action" qui peut être prise comme de la fierté ! Faut-il évoquer les gaspillages de l'Etat ? "La question des impôts et du reste, c'est pour plus tard ! On a assez de problèmes à notre âge ! Et puis, il faut savoir profiter de la vie tant qu'on est jeune !"

— *La question du politique se fait insistante* : "Papa-maman ramènent le fric, ce n'est pas notre problème !" – "En politique, ce sont tous des escrocs !" – "USA : voilà un système injuste et peu souhaitable !"

— Faut-il se plaindre des choses, si on ne connaît pas ? Par exemple, la faim dans le monde... Tous ces points demanderaient un autre débat ! "N'est-ce pas tout voir en noir ? Ne pourrait-on parler de ce qui a abouti, et réussi ?" – "C'est là ce que certains croient, rétorque-t-on !" *Le problème devient celui des limites de la critique* : "Avoir des idées arrêtées à l'âge de seize ans, n'est pas excessif ?" – "Mais quelqu'un oserait-il dire ici, que le monde tourne rond ? Les sujets négatifs font réagir !" – "Ne faut-il, pour autant, voir qu'en négatif, et ne parler que des choses négatives ?"





**De l'expression
d'une
opinion à
l'exercice
d'une
pensée**

Ils ne sont pas le seul fruit du hasard : les questions naissent lorsque des élèves pointent un véritable paradoxe, une incohérence. Dans "ce-lieu-qui-n'est-pas-un-cours", la communication est autre. Certes, en classe des débats ont également lieu. Mais souvent la véritable pensée est contaminée par une autre, sous-jacente : "Ai-je bien répondu à ce qu'attend le prof ?". Dans le cadre du club, la personnalité des élèves apparaît de manière encore plus évidente : tel élève a une aptitude naturelle à "casser", à relever ou faire naître la contradiction qui permettra de relancer le débat, tel autre a besoin de reformuler sa pensée pour vérifier sa compréhension. Bref, ils font l'apprentissage d'une mutation : ils passent de l'expression d'une opinion à l'exercice d'une pensée. Le discours à plusieurs voix, la confrontation des idées leur enseigne cette posture de recul.

**Et les profs dans tout cela ?...
ou "attendre que l'ange passe"**

A chaque séance, ils sont là en retrait. Pas question pour eux de mobiliser la parole. Certes, ils peuvent intervenir, préciser un point, voire réorienter une question pour que le débat ne s'enlise pas et progresse. Pourtant ils sont unanimes à reconnaître que leur rôle le plus important est celui de "témoin" : leur présence ouvre aux élèves un espace de réflexion. Rôle de témoin qu'ils assument quelquefois avec difficulté lorsque le débat s'enlise par exemple. "La dernière fois, il aurait fallu accepter le vide "le passage de l'ange", or nous avons cédé au vertige de la parole, comme en cours" (voir...). En fait, ils sont là pour quêter un discours un peu balbutiant, accompagner une démarche, écouter des êtres en construction d'une parole plus authentique. Ils ne sont pas dans la posture du professeur mais de l'accompagnant. Mais, au fait, ne serait-ce pas un retour au sens premier de "pédagogue" ? Ils ont conscience que leur présence donne un poids, une gravité à ce que disent les élèves. Cela pourrait se résumer par la formule

"peser pour penser". Les élèves jouent plutôt bien le jeu de cette pesanteur. Elle les amène à pousser plus loin la réflexion, elle leur donne l'occasion de dire des choses qu'ils ne pensaient pas avoir à dire ("comme en ce moment, dans l'entretien que nous avons avec vous", dit en souriant l'un des enseignants).

Mais pour qu'une pensée véritable s'instaure, l'écriture demeure une pratique essentielle. Cette tâche revient à l'un des enseignants. Il a pour tâche de restituer l'ensemble des propos tenus à partir de sa prise de notes. Un procès verbal détaillé est donc remis à chacun des participants au déjeuner après chaque séance. Une marge est laissée pour que chacun puisse y glisser ses remarques personnelles. Cet écrit, outre son rôle de jalon pour la mémoire et la pensée, permet de réaffirmer la position de l'adulte et son engagement dans ce dispositif marginal dans le lycée.

Et tout ça pour quoi ?

Cette question peut s'entendre comme une interrogation sur les raisons qui ont conduit à l'instauration de ces marges dans la vie du lycée. Au départ, l'envie de répéter, d'adapter une expérience perçue comme positive, celle née d'une rencontre avec un collègue de Grenoble, Olivier Myard. Séduction de voir certains élèves, notamment ceux issus de l'enseignement technologique, entrer dans cette logique du débat philosophique jusqu'à demander des conseils de lectures dans ce domaine.

Mais au fond, il faut bien avouer que cette plage de parole libérée est bien née d'une insatisfaction. Sa mise en place interroge les pratiques habituelles, la clôture des disciplines notamment, le statut de la parole de l'élève, leur nombre dans les classes... Cette pause déjeuner intervient dans une logique de "débat", de confrontation, voire de rupture avec les incohérences de nos fonctionnements ou de notre système. C'est pour ces enseignants l'occasion d'acquiescer du recul sur une pratique. On peut penser que de telles marges permettront de lever des obstacles sur le long terme. Si le club s'enracine, il pourra jouer sur le pédagogique. Certes, il ne peut à lui seul tout résoudre mais il peut jouer "à rebours" sur la classe. Un danger serait qu'il soit pris comme un divertissement, au sens pascalien du terme. Au contraire, un tel espace devrait permettre de changer le cours en jouant sur l'amont et l'aval. En fait le club comme le café philosophique révèle l'expression d'un besoin que les institutions, la société néglige : la prise en compte de la parole individuelle.

Propos recueillis par C. RIOU
auprès de D. PINEAU professeur de philosophie,
de H. SCOTTET, professeur de français
(G. GIRAUD professeur de français participe
également à cette action)